



Instantanés

Adieu L'Été

L'HARMONIE des verts de l'été s'est dissoute. Le ton unique d'émeraude se dissémine, s'éparpille en décolorations qui vont du sombre vert myrte au vert-de-gris pâle. L'automne a partout infiltré son mal de langueur; la lèpre rouge mord la vigne vierge et fait monter le sang de leur cœur aux feuillages des hêtres pourpres.

La pénétrante odeur de saison morte s'exhale de la terre mouillée, des taillis perlés d'eau, des herbes sèches, buissons terreux de poils, chevelures déteintes.

Elle s'exhale en arôme amer et fade, en souffle de bois pourri, de feuilles crues, de pierre acide.

Et cette odeur puissante répand à la fois l'enivrement de la vie et le vertige de la mort.

Les petites roses folles se dépêchent de fleurir; parfum, baiser, lueur, ici, là, partout elles pointent, éclatent avec une ardeur frémissante, un sourire de phthisiques à leurs joues carminées.

Leurs pétales se mêlent, dans le gravier luisant, aux piécettes d'or clair détachées des bouleaux, aux feuilles innombrables qui jonchent les allées: celles-ci brunies, aplaties, rentrées déjà en terre; celles-là neuves et bruissantes encore, copeaux de cuivre, écorces de rouille.

Les ciels deviennent froids, le fleuve se glace, et les trois bassins du jardin ont pris l'un sa robe d'hiver, l'autre de vert aigu, et le troisième d'or roux.

Le bassin d'encre est bordé de lierre vieux

et son tain obscurci reflète d'immuables feuillages.

Du bleu qui aurait tourné, du brun mal dissous, des ombres violacées de corruption lui font une âme noire.

Les insectes l'évitent, car son eau est malsaine. Sans qu'il y paraisse, elle est profonde.

On ne sait pourquoi, mais on la craint.

Le bassin vert a l'éclat phosphorescent des lentilles des mares; son tain moisi est intense et brille comme la fièvre sous le soleil et sous la lune.

La vie y pullule; grenouilles, têtards, araignées d'eau. Ce bassin est à fleur de terre, un cadre de pierre ovale ne le borde même pas. Et un petit ressaut rétracte les nerfs à l'idée de mettre le pied, par mégarde, dans cette purée qui grouille.

Le troisième bassin est grave et pensif comme le visage de l'automne.

Il rêve au ciel en une auge de pierre forée et poreuse que veloute une mousse brune. Au-dessus s'égouttent les yeux en pleurs d'un mascarón brisé dont la bouche coule. Ce dernier bassin a la couleur des feuilles mortes et du soleil éteint.

C'est le seul des trois où puisse se mirer une face humaine. Il donne au regard le sérieux du rêve, et au sourire le charme du mystère.

La nuit, il s'y baigne une étoile nue.

Si l'on se penche sur le mur bas qui domine la route, on aperçoit, plantés droits contre un mur de paysans, des fagots raides